



---

CORRESPONDANCE

Author(s): Henry Corbin

Source: *Revue de Métaphysique et de Morale*, 68e Année, No. 2 (Avril-Juin 1963), pp. 234-237

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40900740>

Accessed: 11/10/2011 04:42

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Presses Universitaires de France* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Métaphysique et de Morale*.

<http://www.jstor.org>

## CORRESPONDANCE

Le 28 février 1963.

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu me communiquer en bonnes feuilles l'article de M. Mohammad Hasan ASKARI qui me met en cause, et je vous en remercie.

A première vue, le rapprochement des deux noms : « Ibn 'Arabi et Kierkegaard » m'a causé une certaine surprise. La méthode comparative peut-elle se permettre de juxtaposer simplement deux termes ? N'eût-il pas fallu une analogie de rapports, et pour cela disposer de quatre termes ? Aussi bien, à la lecture, l'article m'a donné l'impression de reposer à tel point en porte à faux, que chaque page serait à reprendre. Vos « réflexions » pertinentes font justice de ce qui est imputé à Kierkegaard. Je me limite donc à ce qui me concerne nommément.

Il n'est pas douteux que l'auteur ait lu René Guénon, puisqu'il se donne comme son disciple. Mais on est en droit de se demander dans quelle mesure l'auteur a lu personnellement dans le texte les œuvres d'Ibn 'Arabi. En tout cas je mets en doute qu'il ait jamais lu ni compris mon livre sur *L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*. La manière dont il me met en cause, sans donner aucune référence, pourrait laisser croire que j'ai tout inventé. Il me faut donc rétablir un minimum de faits.

Pour prétendre que ce qu'écrivit Ibn 'Arabi, un des plus grands théosophes visionnaires de tous les temps, est « essentiellement impersonnel et non individuel », sans aucun lien avec ses expériences personnelles, il faut complètement ignorer que son grand ouvrage (les *Révélations reçues à La Mecque*) est essentiellement fondé sur ses expériences visionnaires, ses intuitions et ses songes les plus personnels. A part cela, rien de personnel ni d'individuel dans cette œuvre...

A lire l'auteur de l'article, on pourrait croire que j'ai inventé de toutes pièces le personnage de la « Béatrice » d'Ibn 'Arabi. On peut se demander si l'auteur a jamais entendu parler d'un célèbre recueil de poèmes intitulé *Tarjomân al-ashwâq* (l'Interprète des ardents désirs), composé et

commenté par Ibn 'Arabi lui-même. Nous connaissons parfaitement, grâce à ce livre, le personnage de cette « Béatrice », sa famille, les relations qu'Ibn 'Arabi avait avec celle-ci. Elle reparait même allusivement ailleurs dans son œuvre. Sans elle, certaines pages d'Ibn 'Arabi sur la dialectique d'amour, n'auraient pas été écrites. Néanmoins, il n'est pas nécessaire, nous dit-on, d'établir une relation quelconque « entre ce fait et la substance des livres d'Ibn 'Arabi ». La fusion unitive de l'amant et de l'aimé, du connaissant et de l'objet connu, a inspiré d'autres nombreux poèmes d'Ibn 'Arabi. Malgré cela, on nous dit qu'il n'est pas un poète.

L'auteur de l'article donne l'impression de croire que je me suis tout simplement mépris en parlant d'« imagination créatrice » chez Ibn 'Arabi. Le malheur est qu'il ne s'agit pas de ce que j'ai pu penser, mais de ce que disent les textes d'Ibn 'Arabi. L'auteur connaît-il seulement les pages extrêmement denses, et exhaustives, qu'Ibn 'Arabi consacre aux différents aspects de l'Imagination ? Il n'y réfère même pas. Si sa méthode lui interdit toute référence, est-ce parce qu'il faut que, de gré ou de force, tout procède, chez Ibn 'Arabi, d'une connaissance dont l'organe unique serait soi-disant l'intellect pur (*'aql*) ?

Demandons-nous, en passant, si les Occidentaux avaient vraiment besoin qu'on leur « facilite les choses » en traduisant le mot *'aql* par « intuition intellectuelle ». On risque simplement de tout colorer ainsi d'un spinozisme inavoué et qui n'est pas à sa place. Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, on sait, en Occident, que *'aql* est *intellectus* et *intellectio*, le *Noûs* et la *noësis*. Malheureusement aussi, il s'en faut de beaucoup que la traduction du mot par « intuition intellectuelle » recouvre tous les sens, fonctions et aspects de la notion de *'aql*. Le *'aql qodsî* (*intellectus sanctus*) n'est pas tout à fait ce que nous appelons couramment, nous, l'intellect pur. En outre, il s'en faut de beaucoup aussi que nos auteurs limitent au seul *'aql* envisagé comme intellect pur, la source de leurs connaissances supérieures. Il y a une multitude de termes techniques (*ilhâm*, *himmâ*, *kashf*, *shohûd*, *moshâhada*, *mokâshafa*, etc.) qui indiquent tout autre chose, et qui nécessitent que l'on mette en référence le *'aql* avec le *qalb*, le cœur (le *Gemüt*). Il est significatif que, pas une seule fois, l'auteur de l'article ne prononce ce dernier mot, ni le terme de *ma'rifa qalbîya*.

L'impression qui s'en dégage est celle d'une altération, inconsciente peut-être, mais mutilant gravement la perspective des grands Spirituels de l'Islam. Plutôt que de les mettre hâtivement en rapport, selon le goût du jour, avec l'Inde et le Vedanta, il serait plus fécond d'étudier d'abord les grands textes où se sont exprimés, en langue arabe et en langue persane, les différentes Écoles de spiritualité islamique. Il y a eu de l'ésotérisme en Islam, bien avant Ibn 'Arabi, même si les textes ne nous en sont pas toujours facilement accessibles. Et surtout il ne faut pas imposer du

dehors à nos auteurs une perspective et des catégories qui ne sont pas les leurs.

L'auteur de l'article se réclame courageusement de René Guénon. Je ne mets pas en doute que la lecture des ouvrages de René Guénon puisse, à un moment de la vie, provoquer un choc salutaire. L'auteur nous réfère à l'exemple d'André Gide. Malheureusement André Gide ne pouvait aller voir lui-même dans les textes orientaux ce qu'il en était. En revanche, celui qui aura consacré sa vie à aller voir lui-même dans les textes, sera dans l'impossibilité d'admettre que le dernier mot ait été dit dans l'œuvre de René Guénon, que l'interprétation « vraie » et définitive soit la sienne. Le vrai « guénonien » serait plutôt celui qui refuse de s'enliser dans un dogmatisme unilatéral et mortel, plus grave que ce que l'on reproche par ailleurs aux Occidentaux. Aussi bien oublie-t-on de nous rappeler quelles furent les sources bel et bien « occidentales » de René Guénon, et l'on oublie, en outre, qu'il y a une masse de textes arabes et persans qu'un homme seul ne pouvait atteindre.

L'exemple donné ci-dessus à propos du mot '*aql* est particulièrement typique. Il décèle dans un certain « guénonisme » et dans sa critique de l'Occident, un phénomène typiquement occidental. Bien que les auteurs de ces critiques croient parler comme des « Orientaux », leur « occidentalisme » se trahit dans leur parti pris d'un rationalisme systématique, qu'un Ibn 'Arabî n'aurait jamais admis. On peut en glaner quelques témoignages tout au long de l'article.

On nous parle d'une connaissance métaphysique par l'intellect pur, qui ne serait ni « mentale » ni « humaine ». Pourtant, nos mystiques en Islam ont répété tour à tour cette similitude : l'eau prend forcément la coloration du vase qui la contient. Dès lors, il y a lieu de s'interroger sur la couleur du vase.

On nous parle d'une « orthodoxie » si stricte qu'Ibn 'Arabî n'écrivit jamais une ligne en désaccord avec le Qorân et le *hadîth*. Mais il faudrait tout d'abord nous expliquer le problème fondamental du *ta'wîl* (l'exégèse spirituelle), les rapports entre le *zâhir* (le sens apparent, littéral) et le *bâtin* (le sens intérieur, caché), problème posé dès l'origine en Islam, bien antérieurement à Ibn 'Arabî. Cela, pour que nous ne confondions pas cette « orthodoxie » avec celle d'une Église qui n'existe pas en Islam, et surtout afin que nous comprenions pourquoi cette « orthodoxie » supérieure, qui est la vraie, certes, il arrive que la banale « orthodoxie » commune de l'Islam ne veuille pas, elle, en entendre parler.

On nous dit qu'il est absurde de chercher une différence entre l'Orient et l'Occident, mais on nous affirme que le travail de l'initié n'est pas au pouvoir des Européens, que les penseurs occidentaux sont incapables de percevoir la différence entre le concept de *général* et le concept d'*universel*. Il conviendrait de se rappeler que cette distinction fondamentale remonte à la métaphysique d'Avicenne, laquelle pose l'idée d'une

essence indifférente de par elle-même au « général » comme au « particulier ». Mais cela n'autorise nullement le contre-sens qui définit le général comme « la répétition de la particularité et de l'individualité ». Il n'est pas plus heureux de traduire la notion en cause par le terme d'*universel* comme contrastant avec le *général*, parce que les deux mots sont trop souvent pris en fait l'un pour l'autre. Malheureusement c'est ce parti pris de l'« universel » qui amène à réduire l'*Intelligentia agens* à un « intellect universel », et à réduire l'Homme Parfait (l'*Anthropos teleios*) à un Homme « universel ».

Le plus inquiétant, c'est que cette métaphysique qui se veut si « pure », s'accorde étrangement avec la mode intellectuelle du jour, en tant de domaines. Dénoncer et dévaloriser tout ce qui ressortit à l'individualité personnelle. Fuir dans l'impersonnel et l'esprit d'« orthodoxie ». Dénoncer l'« intériorité » comme « la plus grande tentation », alors que tous nos Spirituels sont des pèlerins du « monde intérieur ».

Je ne crois pas que l'on puisse me soupçonner d'être du nombre de ceux qui restent délibérément du côté de Bacon et de Descartes. Mais c'est justement pour cela que j'oppose une fin de non-recevoir à une interprétation unilatérale et limitative de la pensée « orientale ». Cette interprétation construit une certaine idée de l'Orient, solidaire d'une critique de l'Occident ; mais il est curieux que l'inspiration et la mise en œuvre de cette critique procèdent précisément des catégories de la pensée occidentale.

J'ai passé jusqu'à ce jour près de vingt ans en Orient. Je connais, notamment en Iran, d'admirables shaykhs qui continuent une vénérable tradition où Ibn 'Arabî occupe une grande place (mais non pas unique). Leurs livres sont très différents de ce que nous pouvons lire dans l'article en question et d'autres semblables. Ils savent très bien qu'en Orient comme en Occident, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'un petit nombre de personnes pour comprendre ces choses. Mais un Maître Eckhart et un Jacob Boehme eussent parfaitement compris Ibn 'Arabî, et réciproquement. J'en ai fait l'expérience, en faisant traduire en persan, pour un groupe d'études avec nos shaykhs, quelques sermons de Maître Eckhart.

C'est une rencontre de ce genre que de nos jours nous devrions rendre enfin possible. Vous concluez avec mélancolie vos « quelques réflexions » sur l'article en question, en constatant : « Nous n'avons pas conscience d'avoir avancé d'un demi-pas. » J'ai très peur que, si l'on appliquait et généralisait la méthode de l'auteur, nous ne reculions, à chaque rencontre, de plusieurs pas.

Veuillez croire, je vous prie, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments tout dévoués et bien cordiaux.

HENRY CORBIN.